

Cette larme, en secret sa rude main l'essuie,  
Mais la plus jeune sœur, qui du frère s'ennuie,  
Le surprend et lui dit : " Grand-papa, qu'avez-vous ?"  
" Je songe à l'exilé qui n'est plus avec nous."  
Laisant le souvenir dormir dans sa mémoire,  
Par la pensée il suit à travers la nuit noire  
Cet enfant qui s'en va dans un pays lointain  
Prolonger la patrie et tenter le destin,  
Car, pour ce vieux, partir pour la forêt profonde  
C'était, nouveau Colomb, chercher un nouveau-monde.

On s'est enfin remis aux agrestes travaux,  
Et grâce au temps propice ainsi qu'aux coins nouveaux,  
La saison leur promet une moisson superbe.  
De blés aux épis d'or tout en liant sa gerbe,  
Le père, secoué par un rêve étouffant,  
Se dit : " Nous en avons assez pour notre enfant !"  
A l'écart, d'égoïsme il s'accuse et regrette  
D'avoir laissé partir son fils et s'inquiète  
En songeant que bien loin, au fond de ces grands bois,  
L'enfant, sans rien en dire, est peut-être aux abois,  
Sans amis pour l'aider et loin de ceux qu'il aime.  
Va-t-il écrire, au moins, et fils aimant quand même,  
Songera-t il qu'ici tous ceux qu'il a quittés,  
Sans nouvelles, de lui brûlent d'anxiétés ?  
Et lorsqu'au vieux foyer l'aïeance va renaitre,  
Quand la mère accoudée auprès de la fenêtre  
Voit les blés déjà mûrs onduler sous le vent,  
Angoisse maternelle, elle se dit souvent :  
Si mon fils a du cœur de nous qu'il se souviennne,  
S'il souffre, qu'il écrive et mieux encor, qu'il vienne,  
Car le ciel plus clément nous donne assez de blé  
Pour assouvir ici la faim de l'exilé."

Depuis plus de trois mois la grande sœur, l'aînée,  
De la poste revient tête basse et peinée,  
Depuis plus de trois mois la lettre qu'on attend  
Ne vient pas rassurer la famille, et pourtant  
S'il pouvait deviner que sous le toit rustique